HAL
open science

Introduction : l'économie à l'œuvre

Yves Citton, Martial Poirson

To cite this version:

Yves Citton, Martial Poirson. Introduction : l'économie à l'œuvre. Les Frontières littéraires de l'économie, Desjonquères, pp.9-24, 2008. hal-00847134

HAL Id: hal-00847134

https://hal.science/hal-00847134v1

Submitted on 22 Jul 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« L'économie à l'œuvre », en collaboration avec Martial Poirson, dans Martial Poirson, Yves Citton et Christian Biet, *Les Frontières littéraires de l'économie*, Paris, Desjonquères, 2008, p. 9-24

INTRODUCTION : L'ECONOMIE A L'ŒUVRE

Yves Citton et Martial Poirson

Il est doublement symptomatique que les études sur les interactions entre art et argent, entre économie et littérature, se soient multipliées au cours des vingt dernières années. Cette émergence d'un nouveau champ d'investigation scientifique témoigne à la fois de la richesse des matériaux que nous fournit la littérature pour articuler ce type de problématiques et des préoccupations de notre propre époque face au statut du discours économique et des comportements qu'il modélise. S'imposant aujourd'hui comme le modèle dominant de représentation du monde, à travers une colonisation progressive du langage, une reconfiguration de l'imaginaire et un remodelage des consciences auxquels n'échappe pas la littérature, malgré qu'elle en ait, l'économie a destin lié avec l'invention de la modernité depuis la seconde moitié du XVIIe siècle jusqu'à sa contestation de nos jours. Ce faisant, elle s'est imposée comme la matrice de l'ensemble de nos constructions culturelles et le marqueur de leur modernité. Georg Simmel est ainsi fondé à affirmer dans son *Journal* :

> L'argent est la seule création culturelle qui soit de pure énergie, qui se soit complètement abstraite de son support matériel, n'étant plus qu'un absolu symbole. Il est le plus significatif des phénomènes de notre temps dans la mesure où sa dynamique a envahi le sens de toute théorie et de toute pratique.[1]

Or la plus grande force de ce discours économique largement hégémonique est de faire croire qu'il n'existe pas, autrement dit, de chercher à se naturaliser en se fondant dans les représentations socialement et idéologiquement dominantes qu'il nourrit et qui en retour contribuent à l'accréditer. En partie au moins complice de telles évolutions, même malgré elle, la littérature offre l'image ambivalente d'être un terrain de manœuvre de telles évolutions, mais un terrain miné, qui permet, à travers leur expérimentation souvent fascinée, de fourbir par la bande les armes herméneutiques de leur possible déconstruction. L'objectif du présent volume, fruit de la mise en commun de compétences disciplinaires et d'approches diverses, inspirées par le sentiment d'un devoir d'inventaire, est de rendre sensible cet ambivalent pouvoir qu'a la littérature de relancer l'imaginaire économique pour le défléchir.

Au sein du vaste champ d'étude portant sur les relations entre littérature et économie, comment situer l'apport singulier des contributions rassemblées ici ? On peut dire en première approche qu'elles ont en commun de solliciter la littérature pour nous inviter à *penser l'économie à partir de ses marges, voire de ses dehors*. Face à la quantité et à la qualité des monographies et des articles accumulés depuis une trentaine d'années sur la présence explicite de l'économie au sein des œuvres littéraires, le temps paraît venu aujourd'hui d'aller chercher l'économie là où ne s'attendrait pas à la trouver. Cela impliquera, dans le cadre et la structure interne de recueil, une triple série de déplacements critiques. Dans un premier temps, on ira voir *comment la littérature représente les frontières symboliques de l'économie* : en mettant en scène la circulation de l'argent (entre les familles dans l'article d'Elsa Carpeau,

[1] Cité dans *L'Argent dans la culture moderne et autres essais sur l'économie de la vie*, Editions de la Maison des Sciences de l'homme et université de Laval, 2006, p. 5, utile complément à la *Philosophie de l'argent* du même auteur. On lira, en particulier, « L'argent dans la culture moderne » (1896).

dans un souci de bienfaisance sociale dans celui de Geneviève Lafrance ou dans les références proustiennes à la bourse chez Stéphane Chaudier et Clément Paradis), le théâtre et le roman tendent à mettre en lumière tout ce qui se charrie *avec* l'argent et *autour* de lui, en termes de prestige, de rang, d'images, de désirs, d'angoisses, de narcissismes, de valeurs morales, d'idéologies ou de projets politiques. On se demandera, dans un second temps, *comment les discours économiques sollicités par les auteurs littéraires permettent d'éclairer l'économie propre aux biens symboliques (immatériels)* : ce sera ici la circulation *des œuvres* (et non plus celle de l'argent) qui permettra d'explorer les zones d'ombre où la notion de « valeur » associe intimement « l'intérêt » et « la gloire », malgré toutes les dénégations dont cette association peut faire l'objet (articles de Craig Moyes et de Florence Magnot), ainsi que les zones frontières où le spectacle théâtral, le poème ou le roman apparaissent comme des « biens marchands » ébranlant les fondements mêmes de la logique mercantile (articles de Martial Poirson, d'Yves Citton et de Jean-Joseph Goux). Dans un troisième temps, on observera *comment trois points de vue excentrés (minoritaires) dénoncent de l'extérieur les fausses évidences des logiques économiques* : une auteure noble en quête d'une nouvelle éthique « proto-féministe » (dans l'article de Laurence Vanoflen), des esclaves marrons mis en scène par des poèmes de philanthropie lyrique (dans celui de Rachel Danon) et une interrogation sur la prostitution inhérente au dispositif théâtral (dans l'envoi final de Christian Biet) viendront mettre en crise les principes centraux de l'économie marchande grâce au caractère *littérairement perçant* de leur regard marginal.

L'ECONOMIE ET SES EXTERIORITES : UN CYCLE PLURISECULAIRE

On ne peut mesurer les enjeux de tels croisements de regards entre économie et littérature sans les resituer au sein d'une évolution à long terme de notre imaginaire économique et de la discipline qui a dynamisé son développement. Du milieu du XVIIe siècle au début du XXIe siècle, un cycle de très longue durée semble s'être déployé, qui a vu la prise de forme d'une discipline nouvelle, l'économie politique, au cours du XVIIIe siècle, son approfondissement intra-disciplinaire de 1820 à 1970, suivi des premiers signes de sa dissolution et de sa reconfiguration sur une base plus large, perceptibles dès les années 1980. Au cours du siècle qui va de Boisguilbert (début XVIIIe) jusqu'à Sismondi (début XIXe), la nouvelle approche « économique » des comportements humains pose ses bases en se détachant progressivement de la philosophie morale et de l'art du gouvernement : elle doit situer son originalité (scandaleuse) face à la morale traditionnelle (chrétienne) en explicitant les principes d'une auto-organisation sociale fondée sur l'intérêt individuel (Mandeville, Adam Smith et l'ensemble des philosophes prônant la morale de l'intérêt) ; elle doit établir ses droits propres face aux prétentions du pouvoir royal de gouverner un monde politique, dont elle montre qu'il est soumis à un « ordre naturel » échappant au bon vouloir de tout roi (les physiocrates, Turgot, Smith encore) ; alors que ses outils statistiques et son vocabulaire technique sont seulement en phase de gestation, elle ressent déjà le besoin de revendiquer un statut « scientifique » en imaginant un traitement mathématisable et géométrisable des interactions macro-économiques (le *Tableau* de Quesnay) ; et elle doit dès l'origine se forger des arguments contre tous ceux qui dénoncent le chaos de cet ordre immanent, qui affirment les pouvoirs du volontarisme politique à faire plier données naturelles, qui soulignent la fragilité de sa scientificité ou qui mettent en lumière les injustices sociales sur lesquelles débouche l'équilibration spontanée des rapports de forces économiques.

À partir de David Ricardo et jusqu'aux triomphes du keynésianisme dans l'après seconde guerre mondiale, à travers de nombreux soubresauts, à travers des critiques internes (Keynes) et externes (Marx), et à travers quelques reconfigurations majeures (la révolution

marginaliste de la fin du XIXe siècle), la discipline se donne ses outils conceptuels, ses principes heuristiques et ses premiers modèles mathématiques. En théorisant le capital et en donnant aux réalités économiques leur statut de détermination ultime (infrastructurelle) des formes sociales, le marxisme constitue moins une dénonciation de l'approche économique qu'un redoublement stéréophonique de ses affirmations fondatrices énoncées au cours du XVIIIe siècle. Un siècle et demi d'approfondissement intra-disciplinaire a donné à l'économie un statut hégémonique dans les débats politiques que personne ou presque ne songe plus aujourd'hui à contester.

Et pourtant, on constate un curieux mouvement qui se met en place à partir des années 1980. Alors même que l'école de Chicago – ce grand temple de « l'économie politique » qualifiée en Europe d'« (ultra-)libérale » – voit les prix Nobel pleuvoir sur les têtes de ses représentants les plus en vue, on assiste à une reconfiguration des savoirs liée au fait que ceux-ci travaillent dans des directions qui remettent la discipline dans une position très proche de celle qui était la sienne au cours du XVIIIe siècle. C'est moins *à l'intérieur* de la discipline économique que se situent leurs travaux *qu'à ses frontières*. Lorsqu'un Gary Becker (prix Nobel d'économie) interprète les engagements familiaux en termes d'investissements, les comportements criminels en termes de calculs de profitabilité, les comportements politiques en terme de choix rationnel, ou encore, lorsque Daniel Kahneman (autre prix Nobel d'économie) modélise la psychologie de nos décisions de consommation quotidiennes, ils font sortir leur « science » du champ sur lequel elle était censée asseoir sa respectabilité. On y dénonce souvent le symptôme d'un « impérialisme » ou d'un « hégémonisme » propre à la situation de force dans laquelle se trouvent les économistes, conseillers du Prince, courtisés par les grandes entreprises. On peut toutefois aussi bien voir dans ce mouvement conquérant de la discipline économique un symptôme d'affaiblissement et de fragilisation.

De telles sorties de l'économiste hors des frontières habituelles du Produit Intérieur Brut, des économies d'échelle et des équilibres macro-structurels ont en effet une double conséquence, capable de déstabiliser la discipline prise dans son ensemble. D'une part, les sociologues, psychologues, philosophes, littéraires et autres anthropologues, dont l'économiste vient piétiner les plates-bandes, déploient une énergie ravivée pour défendre leur territoire, et pour montrer à quel point l'économiste s'y comporte comme un éléphant dans un magasin de porcelaine. D'autre part, par contrecoup (d'aucun diraient, par « contre-feu »), et de façon plus intéressante, cette critique des prétentions psychologisantes ou sociologisantes de l'économiste – de la part de chercheurs qui se sentent menacés dans leur statut et qui en arrivent souvent à penser que la meilleure défense demeure l'attaque – entraîne une série de remises en question, aussi précises que radicales, du savoir développé par l'économiste au sein même de sa discipline. Si l'économiste s'avère n'être qu'un piètre psychologue lorsqu'il cherche à expliquer les décisions de prises de risque, voire les comportements et les affects qui leurs sont associés, pourquoi faire confiance à ses modèles qui reposent sur des courbes d'offre et de demande censées rendre compte, en dernière instance, de réalités psychologiques (les « préférences », les évaluations d'« utilité », les décisions d'achat et de vente) ?

S'il saute aux yeux que sa sociologie est « primaire » lorsqu'il s'aventure (loin de chez lui) à expliquer la criminalité, ne peut-on pas contre-attaquer en montrant que ses calculs de PIB et de points de croissance constituent des outils trop frustres pour prétendre pouvoir rendre compte du bonheur (sinon de la richesse) des nations ? Tel est le sens de la *réplique* adressée depuis quelques années par les sciences de l'homme à l'économie – une réplique qui passe non seulement par la *reconquête* du territoire propre des sciences sociales, mais encore par une *riposte*, sur le terrain même de l'économie, considérée comme un champ de savoirs et de pouvoirs : ainsi de Bourdieu cherchant à donner un sens aux « constructions sociales de l'économie », de Frédéric Lordon envisageant dans l'« intérêt souverain » une troisième voie entre intérêt privé et don, ou encore, de Yann Moulier Boutang poussant la logique du

« capitalisme cognitif » jusqu'à modéliser une nouvelle économie fondée sur la pollinisation bien plus que sur l'échange, ou encore de Frédéric Lebaron donnant à la « croyance économique », telle qu'elle se construit dans les hautes sphères, un pouvoir d'engendrement de la réalité sociale qu'elle prétend décrire…

On le voit, le triomphe même de la discipline économique, en la poussant à des comportements impérialistes et hégémoniques, tend depuis le dernier quart du XXe siècle à fragiliser ses fondations et à reposer sur de nouvelles bases la question de ses frontières. Après une parenthèse d'un peu moins de deux siècles, l'approche économique des comportements humains se retrouve donc dans une position remarquablement similaire à celle qu'elle connaissait à l'époque des Lumières : celle de devoir justifier ses fondements théoriques premiers (et derniers), celle de devoir expliciter sa spécificité face aux autres approches possibles des réalités humaines, bref celle de devoir nourrir sa réflexion interne à partir des problèmes que lui posent ses frontières.

PENSER L'ECONOMIE À PARTIR DE SES EXTERIORITES

C'est au sein de ce contexte que prend sens l'étude actuelle des frontières entre économie et littérature – une étude vouée à révéler *les multiples longueur d'avance* dont disposent les littéraires pour penser ce qu'essaient de modéliser les économistes. Pas besoin d'attendre ni François Quesnay ni Gary Becker pour concevoir l'individu humain comme une machine orientée vers la maximisation de son intérêt égocentré : il suffit de lire le roman de *Gil Blas*. Pas besoin d'attendre les diverses « critiques de l'économie politique » qui fleuriront aux XIXe et XXe siècles pour comprendre que le portrait d'une telle machine maximisante, sous les traits de l'*homo oeconomicus*, mutile et met en souffrance quelques-unes des dimensions les plus fondamentales de l'existence humaine : il suffit de lire les auteures de romans sentimentaux de la seconde moitié du XVIIIe siècle (comme Riccoboni ou Charrière).

L'étude croisée de la littérature et de l'économie a permis, au cours des dernières années, de dégager quatre types d'approches, entre lesquelles se partageront les articles qui suivent :

1) D'une part, on peut assez facilement trouver, dans les représentations du monde que proposent les textes littéraires, des passages qui mettent en scène des comportements relevant explicitement ou implicitement de l'économie (vendre, acheter, échanger, produire, thésauriser, dépenser, spéculer, troquer, solder), et l'on peut alors les analyser à la lumière des outils développés par les économistes pour en rendre compte. Les études de ce type, les plus simples d'un point de vue méthodologique, mais pas forcément les moins intéressantes, nous font voir les « reflets » (variés) que les œuvres littéraires donnent des réalités économiques – reflets plus ou moins déformants, plus ou moins éclairants, plus ou moins surprenants, au sein desquels on peut mesurer les paramètres les plus divers (la pénétration de l'idéologie de l'*homo oeconomicus* dans les consciences, la pénétration des pratiques marchandes dans les interactions sociales, les conflits d'*ethos* entre dépensiers ou épargnants au sein de telle catégorie sociale).

2) Toutefois, dans la mesure où la réflexion littéraire a depuis longtemps pris ses distances face à toute théorie du « reflet », on sent qu'un autre objet s'esquisse fréquemment à l'horizon de telles études : celui que constitue *la distance critique* que prend (et donne) la représentation littéraire à l'égard des réalités sociologiques qu'elle dépeint. Romans, poèmes et œuvres théâtrales ne permettent jamais de *mettre à l'épreuve* l'efficacité des modélisations économiques sans simultanément inviter l'interprète à *mesurer les limites et les faiblesses* propres à ces modélisations. Dans la plupart des œuvres sur lesquelles elles se sont penchées, les études récentes sur les thèmes relevant des interactions entre art et argent ont trouvé à la fois une défense et illustration de l'*homo oeconomicus* et une critique de l'économie politique.

Que ce soit au nom d'une morale traditionaliste (stoïque, chrétienne), au nom d'éternels besoins du cœur (différents de ceux de l'estomac) ou au nom de telle ou telle définition moderne du droit naturel, la mise en scène littéraire des mécanismes de l'économie tend assez systématiquement à révéler la profonde iniquité qui menace (voire qui structure) ces mécanismes. Observer l'efficace de l'argent à partir de ce qu'en fait voir la littérature conduit presque toujours à sentir le déficit de justice (plus ou moins béant, plus ou moins révoltant) qui caractérise les résultats effectifs de ce que l'économiste à tendance à présenter comme des « équilibres » ou des « optimums ».

3) Bakhtine nous ayant appris à reconnaître le roman comme constituant non pas tant un discours qu'*une mise en scène de discours*, on ne s'étonnera pas de voir la critique des (pseudo-) équilibrations économiques déboucher sur une critique des différents discours tenus sur l'économie. Toute une série d'études ont ainsi permis de repérer comment la scène théâtrale et la scène romanesque ouvrent l'espace d'un dialogue dans lequel s'affrontent différents modèles de conceptualisation et de justification des mécanismes économiques. On touche ici à l'une des fonctions anthropologiques essentielles de la littérature en régime de modernité disciplinaire, celle de constituer *une plate-forme d'indisciplinarité* sur laquelle peuvent se rencontrer, s'opposer, se compléter, s'entre-féconder les différents discours qu'une époque élabore pour rendre compte de ses fonctionnements, de ses problèmes et, surtout, de ses contradictions. En travaillant à cartographier les zones de pertinence, ainsi que les invasions outrecuidantes, qui balisent les rapports entre les différents discours mis en scène, la plate-forme littéraire constitue un lieu privilégié pour comprendre et gérer les frontières (en constante reconfiguration) qui se mettent en place entre ces discours, ainsi que les prétentions disciplinaires dont ils sont porteurs. C'est à ce niveau qu'apparaît le plus clairement l'intérêt des études littéraires portant sur les représentations de l'économie, puisqu'elles nous permettent de réfléchir aujourd'hui – en un moment où les frontières de l'approche économiste sont (re)devenues un problème anthropologique essentiel – sur les façons dont ces frontières se sont mises en place depuis près de quatre siècles.

4) Enfin, tout un pan des études récentes sur l'interface entre art et argent a porté sur *le statut de l'œuvre d'art comme objet économique*. Comment le droit de propriété s'affirme-t-il au cours des siècles sur cet objet particulier qu'est une œuvre littéraire ? Comment l'auteur monnaie-t-il son talent et ses créations ? Comment représente-t-il, ou comment cherche-t-il à effacer ce monnayage dans l'image qu'il donne de son statut ? C'est ici au tour de l'économiste de mesurer les limites, les décalages, les outrecuidances et les dérapages de littérateurs qui ne cartographient que très difficilement les tenants et les aboutissants des processus dans lesquels ils se trouvent engagés en tant qu'agents économiques. Plus largement – les invasions de domaines se repliant en quelque sorte les unes sur les autres – l'économiste peut ici prendre sa revanche en mettant à nu le squelette d'*homo oeconomicus* qui manque rarement d'articuler les gestes des artistes et des littérateurs. Car ce n'est pas seulement des espèces (rarement) sonnantes et (plus fréquemment) trébuchantes que monnaie le littérateur : à l'âge des Lumières comme aujourd'hui, c'est davantage de notoriété que d'argent que se nourrit le commerce littéraire. Parler d'« échanges symboliques » (plutôt que financiers ou marchands) pour désigner ce type de commerce dégage certes un domaine d'études, mais reste encore beaucoup trop vague, la tâche étant plutôt de préciser quelle est la nature, quels sont les types et les spécificités de ces « biens symboliques » dont l'œuvre d'art est le support (prestige retiré par le mécène, capital de réputation accumulé par l'auteur, force sociale propre à l'apparence du désintéressement, jouissance intime apportée par la reconnaissance). De même que le discours économique se trouve recatégorisé par son apparition sur la scène dialogique que lui offre la littérature, de même les textes littéraires peuvent-ils tous être lus comme autant de gestes (et souvent de gesticulations) sur la scène de cette économie symbolique où parade et se monnaie l'*ethos* de leur auteur – en même temps

que celui du genre qu'ils choisissent d'incarner, de l'école dont ils se réclament, de l'idée de la littérature qu'ils tentent de promouvoir.

INDISCIPLINARITE ET ACTUALISATIONS

On aura compris que le recueil d'articles proposé dans les pages qui suivent conçoit les études littéraires sous un double impératif d'*indisciplinarité* et d'*actualisation*. Sous le terme d'*indisciplinarité*, que nous reprenons à Laurent Loty, il ne faut bien entendu pas entendre un simple rejet des savoirs que seules les isolations disciplinaires ont permis de constituer (économie, sociologie, histoire, poétique). Il ne s'agit pas non plus simplement de croiser les résultats déjà obtenus par chacune d'elles séparément (comme le suggèrent les notions traditionnelles d'«inter-disciplinarité» ou de « pluri-disciplinarité »). L'indisciplinarité vise à donner lieu à des questionnements transversaux que les disciplines tendent à exclure : elle trouve sa place non seulement « entre » les disciplines, mais « contre » leur logique de séparation, dans les « dehors » refoulés par leurs démarches. Toute cette enquête collective sur les frontières de l'économie, telles que les mettent en mouvement différentes formes de représentations littéraires, peut donc espérer constituer un cas paradigmatique de recherche indisciplinaire.

Que les questions évoquées dans les articles qui composent ce recueil touchent souvent de très près aux problèmes les plus urgents de notre monde actuel, est-il vraiment besoin de le souligner ? Le recul dont nous disposons aujourd'hui face à l'optimisme d'un Zola croyant que les lois du marché des biens culturels suffiraient à assurer spontanément le revenu des meilleurs auteurs, ainsi que le triomphe des meilleures idées, ne rend-il pas jusqu'à ses aveuglements très éclairants pour nous ? Les rapports entre valeurs morales et valeurs financières, la marchandisation de l'humain et de ses affects, le partage entre devoirs privés et fonctions publiques dans la gestion de l'assistance sociale, l'économie paradoxale de la gloire et du désintéressement, le commerce des biens culturels, les spécificités de la propriété intellectuelle, les biais sexistes de nos calculs économétriques, la fuite comme forme de résistance politique à l'oppression économique, les liens intimes entre la prostitution et la spectatularisation promues ensemble par le capitalisme contemporain : toutes ces questions se retrouvent à la fois sur les manchettes de nos quotidiens et au cœur des articles de ce dossier consacré aux frontières de l'économie et de la littérature au cours des quatre derniers siècles.

Loin de n'offrir qu'un « reflet » plus ou moins adéquat des réalités et des concepts économiques – reflet condamné à être plus ou moins *en retard* sur le développement des infrastructures productives – la littérature doit être comprise et lue comme une source *d'innovation* et de production active de modèles anthropologiques qui se trouvent souvent *anticiper* de plusieurs siècles les concepts et les calculs de l'économiste. Tel est bien l'enjeu d'une réflexion indisciplinaire sur l'économie et sur la littérature : exhumer dans les textes du passé des sensibilités et des savoirs qui sont aujourd'hui encore largement en avance sur la discipline économique qui guide – souvent en aveugle et peut-être vers l'abîme – le destin de nos sociétés.